
Dennis Gira

POUR SE METTRE DEBOUT, IL FAUT D'ABORD S'ASSEOIR **L'homme assis**

Introduction

Tout d'abord je voudrais vous dire que je suis très heureux d'être ici avec vous tous, et surtout avec Pierre dont je commence seulement à découvrir et à apprécier le travail, et avec Mgr Rouet que je suis très heureux de retrouver ! Dans le programme, il est écrit que je suis écrivain, journaliste et spécialiste du bouddhisme. Qu'un écrivain ou un journaliste participe à cette journée est tout à fait dans l'ordre des choses, pour ainsi dire ! Pourtant si je suis avec vous aujourd'hui ce n'est ni en tant qu'écrivain, ni en tant que journaliste ! J'ai été invité pour vous parler en tant que spécialiste du bouddhisme ! Mais que peut dire un spécialiste du bouddhisme - un bouddhologue ! - sur l'œuvre de Pierre de Grauw????!! Et comment, en une heure, dire quelque chose d'intelligent et d'intelligible sur l'œuvre de Pierre et sur le bouddhisme, tout en respectant la cohérence interne de l'un et de l'autre ? C'est en cherchant une réponse à ces questions que j'ai commencé à trouver quelques analogies entre ce que j'avais pu voir de l'œuvre de Pierre et cette tradition très ancienne venue de contrées si lointaines !

C'est donc de ces analogies que je vais vous parler cet après-midi. Mais avant même de commencer, je voudrais vous dire un mot sur l'importance du mot analogie dans le contexte de cette journée. Quand deux choses, deux idées, deux visions de la réalité, deux œuvres d'art sont analogues, cela implique au minimum qu'elles ne sont pas identiques. Mais la plupart du temps, cela veut dire que les différences entre les deux choses, idées, visions ou œuvres d'art, sont beaucoup plus nombreuses et plus importantes que les quelques similitudes qui nous permettent de les considérer comme étant analogues ! Je vous demande de garder ce point à l'esprit tout au long de mon intervention.

Le fait qu'un spécialiste du bouddhisme soit invité ici n'est pas anodin. C'est un signe de plus de l'ouverture de Pierre de Grauw et de sa passion pour aller toujours plus loin, pour aller toujours vers l'autre. Comment pourrait-il en être autrement étant donné l'importance qu'il accorde dans son œuvre à la relation, et donc, il me semble, à l'altérité (altérité qui écarte pourtant la tentation de « chosifier » l'autre). Et en fait d'altérité il n'y a pas grand-chose qui soit plus « autre » que le bouddhisme ! En effet, si dans la tradition chrétienne, qui reste très importante en Occident, rien ne s'explique sans Dieu, et surtout pas le phénomène de l'homme, dans le bouddhisme tout s'explique sans lui (c'est-à-dire sans un Dieu qui serait à la fois de l'ordre de l'absolu, un Dieu qui aime, un Dieu Tout autre, un Dieu qui est en lui-même relation). Mais paradoxalement, ces différences radicales s'ouvrent souvent des espaces de dialogues importants... d'où l'accent que je vais mettre sur trois analogies qui pourront, je l'espère, devenir des ponts entre le bouddhisme et l'œuvre de Pierre.

Si vous le permettez, je voudrais vous dire aussi un mot sur le titre de cette intervention : « Pour se mettre debout, il faut d'abord s'asseoir ». Dans l'art bouddhique on trouve des représentations du Bouddha « assis », du Bouddha « debout » et du Bouddha « couché ». Ces trois termes – « couché », « assis » et « debout » – sont tout à fait relatifs. En effet, il y a des hommes physiquement debout qui sont complètement à terre intérieurement, et des hommes et des femmes physiquement brisés qui sont vraiment debout. Pour les bouddhistes, ce qui est au cœur de tout, c'est la sagesse, et une sagesse que l'on acquiert par la pratique assidue de la discipline mentale. Or, la

position assise est le symbole de l'intériorité qui permet à l'homme de faire sienne cette sagesse. Mais la même sagesse se reflète aussi dans les représentations du Bouddha « debout » et du Bouddha « couché ». De plus, sur les statues du Bouddha « debout », « assis » et « couché », on peut voir la plupart des 32 marques majeures qui confirment sa condition d'Eveillé et qui disent non seulement cette sagesse, mais aussi la manière d'être d'un bodhisattva (un « être d'éveil ») tout au long de ses multiples existences, manière d'être qui lui permet finalement de devenir un Bouddha, un être pleinement éveillé. Je vais vous donner deux exemples de ces marques : d'abord ses mains « palmées » et puis ses bras extraordinairement longs. Les deux en disent long sur la compassion du Bouddha, laquelle, sur la Voie du Bouddha, va de pair avec la sagesse. Ses mains « palmées » nous montre, de manière symbolique, que le Bouddha, par compassion, prend tous les êtres vivants dans le creux ses mains, un peu comme nous prenons de l'eau, et qu'il ne laissera tomber aucun d'entre eux, parce que rien ne peut glisser entre ses doigts. Quant aux bras longs, qui lui arrivent aux genoux, ils nous « parlent » de la manière dont le Bouddha a pratiqué la vertu du don à travers un nombre incalculable de vies. Il faut simplement visualiser l'acte de donner : main et bras tendus. Et si nous faisons ce geste des milliards de fois, comme le Bouddha l'a fait, nos bras à nous aussi seraient plus longs ! Celui qui veut suivre la Voie proposée par le Bouddha est donc appelé lui aussi à pratiquer la compassion et le don, comme le Maître. Il ne suffit pas de méditer pour arriver à l'Eveil, même si la discipline mentale que symbolise la position assise est aussi essentielle sur la Voie. Cette longue parenthèse fermée, revenons à la position assise du Bouddha et aux trois analogies dont je voudrais vous parler. La première est entre le Bouddha assis (et donc l'intériorité ou la discipline mentale) et l'œuvre de Pierre qui s'appelle « En elle-même » ; la deuxième est entre la pratique du satipatthana (une partie essentielle de la discipline mentale) et l'œuvre « Souvenir paisible » ; la troisième est entre l'œuvre « Moïse et la Loi » et les pieds « plats » du Bouddha (aussi étonnant que cela puisse vous sembler !).

Tout est dans le mental (le Bouddha assis)

Nous commencerons notre réflexion sur la première analogie avec une citation tirée d'un texte du canon des écritures bouddhiques le plus ancien. On y parle de l'importance de la discipline mentale par laquelle le pratiquant fait peu à peu sienne la sagesse que le Bouddha a découverte, sagesse qui libère l'homme de tout ce qui pèse sur lui dans cette vie. Il s'agit des deux premiers versets du *Dhammapada* (un recueil d'aphorismes de l'ancien canon bouddhique et un des écrits les plus lus par les bouddhistes, toutes tendances confondues) :

En toutes choses, l'élément primordial est le mental ; le mental est prédominant ; tout provient du mental. Si un homme parle ou agit avec un mauvais mental, la souffrance le suit d'aussi près que la roue suit le sabot du bœuf tirant le char.

En toutes choses l'élément primordial est le mental ; le mental est prédominant. Tout se fait par le mental. Si un homme parle ou agit avec un mental purifié, le bonheur l'accompagne d'aussi près que son ombre inséparable¹.

Il est donc assez clair que c'est grâce à la discipline mentale (la purification du mental) que le bouddhiste arrive à voir les choses telles qu'elles sont ; et c'est une autre manière de dire que c'est ainsi qu'il acquiert la sagesse. Pourtant il ne s'agit pas de n'importe quelle sagesse. Selon les bouddhistes, chacun est prisonnier de l'idée fautive qu'il se fait de ce qu'il est réellement. Il est toujours très difficile pour l'homme d'accepter d'être aussi éphémère que tout le reste, même s'il comprend que tout, en ce monde, est

¹ *Dhammapada*, 1-2. Voir *Le Dhammapada « Les stances du dhamma »*, traduit par R. et M. de Maratray, Les Deux Océans, 1989 ; Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1931.)

impermanent, jusqu'aux cellules qui constituent son propre corps. Il pense qu'en lui, il existe un « soi permanent » (substantiel) qui résistera à tout changement et survivra à la dégradation et à la disparition de toutes les forces psycho-physiques qui le constituent, et il s'y attache. Voilà « le mauvais mental » dont parle le *Damma-pada*. C'est de cette erreur que naissent les désirs de l'individu de s'affirmer, de posséder, etc. Et c'est ainsi que l'homme se condamne finalement à une frustration perpétuelle, celle de vouloir de tout son être la seule chose qu'il n'aura jamais : un bonheur durable fondé sur les sables mouvants d'un monde éphémère. Ainsi commence-t-il à se comporter de manière égocentrique (égotique) : l'individu se fait le centre du monde et crée du conflit autour de lui et en lui. Ces actes égocentriques l'empêchent alors d'arriver à la lumière et le bloquent dans le cycle des naissances et des morts. Pourquoi ? Parce que ce sont des actes karmiques (karma = les actes et les conséquences qu'ils engendrent). L'homme construit ainsi son propre malheur en posant des actes égotiques et karmiquement négatifs. Pour en sortir, il faut neutraliser ces actes, ce qui se fait naturellement quand on comprend que le soi auquel on est attaché est tout à fait illusoire. Et voilà « le mental purifié » mentionné dans le *Dhammapada*. Mais comment corriger cette idée fautive, erreur terrible aux yeux de tout bouddhiste ? Par la discipline mentale, en assumant la position assise (pas seulement la position physique mais surtout la « position » mentale) dans laquelle le Bouddha s'est mis juste avant son expérience d'Eveil. Bref, quand l'individu voit clairement le caractère illusoire du soi auquel il est attaché et qui est la source de son comportement égotique, et donc de son insatisfaction, ce comportement cessera. Si ce comportement continue, cela veut simplement dire qu'il y a encore du chemin à faire.

Voilà très rapidement ce qui se cache derrière la position assise du méditant et la discipline mentale dont elle est indissociable. Il s'agit vraiment d'une lutte contre l'ignorance spirituelle et d'un effort constant pour faire sienne la doctrine et l'expérience du « non-soi ». Plus tard, on parlera de la « vacuité du soi » ou encore de la « nature de Bouddha ». Mais dans tous les cas, il s'agit toujours de surmonter un attachement à un soi illusoire qui plonge l'homme dans le malheur.

Les derniers mots du Bouddha

Continuons maintenant avec une deuxième citation tirée elle aussi du canon des écritures anciennes. Avant de l'écouter il faut comprendre le contexte très important de ces paroles du Bouddha. Vers la fin de sa vie, les disciples du Bouddha s'inquiétaient pour l'avenir. Certains d'entre eux ont donc demandé au Bouddha de nommer un successeur, par exemple, ou encore de leur donner des conseils pour l'avenir, des conseils qui assureraient la continuité de l'enseignement et de la discipline. Or, le Bouddha a systématiquement refusé. Mais juste avant de mourir, ou plutôt d'entrer dans le *nirvana* définitif et complet (le *parinirvana*), dans la position « couchée », il a dit ceci à son disciple le plus proche, Ananda : « Ananda, vous continuerez votre route en prenant le soi pour lampe, le soi pour refuge, et pas d'autre ; en prenant le *dhamma* [la Loi ou Enseignement] pour lampe, le *dhamma* pour refuge et pas d'autre². » Ces quelques paroles peuvent sembler paradoxales, voire contradictoires, quand on considère que la doctrine fondamentale du Bouddha est celle du « non-soi ». Comment trouver la vérité libératrice en prenant pour refuge le soi ? La réponse à cette question est assez simple finalement. C'est que la vérité de l'impermanence des choses (le *dhamma*) est inscrite dans la vie de chaque individu. Il lui suffit d'être attentif aux changements qui caractérisent tous les aspects de sa vie pour la découvrir. Il devient ainsi très clair que, s'il ne peut pas y avoir quoi que ce soit de permanent dans

² *Dîgha-Nikâya*, II, 100-101.

l'individu, cet individu est donc dépourvu de réalité substantielle. Ou en d'autres termes chers aux bouddhistes, il n'a pas d'existence propre. Et c'est finalement l'expérience de chacun qui confirme tout ce que dit le Bouddha. Cette idée que le *dhamma* (la Loi fondamentale que le Bouddha a découverte) est en nous est tellement forte dans le bouddhisme que plus tard, dans la tradition zen, on a employé une formule choc que vous avez peut-être déjà entendue : « Si tu vois le Bouddha, tue-le ! ». Il ne s'agit évidemment pas d'une incitation au meurtre ! C'est une manière très forte de dire que la vérité fondamentale, l'Eveil donc, est en chacun de nous. Celui qui la cherche ailleurs ne la trouvera jamais. Finalement, il suffit de se mettre dans la position assise pour réaliser sa nature fondamentale qui n'est autre que la nature du Bouddha.

« En elle-même »

Tout est en place maintenant pour tourner notre attention vers « En elle-même ». En vérité, c'est cette œuvre qui m'a le plus frappé la première fois que j'ai lu le livre *Pierre de Grauw : Sculptures, dessins et peintures*, sans doute parce que je cherchais, un peu artificiellement, une figure assise. Le nom de l'œuvre lui-même m'a intrigué et m'a finalement fait penser à tout ce que je viens de vous dire du Bouddha. Et puis quand j'ai lu les quelques mots sur « En elle-même » dans le même livre (p. 58), j'ai été convaincu qu'il y avait là une vraie analogie avec au moins deux aspects importants du bouddhisme : le conseil que le Bouddha a donné à Ananda (« vous continuerez votre route en prenant le soi pour lampe, le soi pour refuge, et pas d'autre ») et l'importance de la discipline mentale qui se fait de préférence dans la position assise. Voici ces quelques mots :

En elle-même,
En lui-même,
elle,
lui,
trouve le sens,
la valeur de sa vie.
En elle-même,
en lui-même,
Au-delà de toute parole
Habite la question³.

Il est significatif aussi que cette même œuvre ait été choisie par la municipalité de Sèvres pour, je cite Pierre, « accueillir les Sèvriens dans la cour de leur mairie. Sa présence leur rappelle désormais que : 'en elle-même, en lui-même, se dessinent les contours de la Cité.' »

Si ce que je vais dire fait violence à l'intention de Pierre quand il a « pensé » « En elle-même », je voudrais lui en demander pardon tout de suite. Il me semble, mais il s'agit d'une perspective très bouddhiste, que si « En elle-même, en lui-même, au-delà de toute parole habite la question », c'est aussi en elle-même, en lui-même, qu'habite la réponse à la question, sans doute elle aussi au-delà de toute parole... une réponse peut-être de l'ordre de l'expérience d'Eveil, ou de sa nature profonde, qui est elle aussi au-delà de toute parole. Il me semble aussi logique de penser que c'est « en elle-même, en lui-même » que toute question concernant la Cité prendra racine aussi, ainsi que les réponses à ces questions. Mais ces réponses-là ne peuvent plus être « au-delà de toute parole ». Car la Cité se construit grâce au dialogue. Les bouddhistes arrivent plutôt bien à arrimer l'expérience que fait chacun de sa nature fondamentale qui est de l'ordre de la vérité absolue, et donc au-delà de toute parole, à l'engagement dans la Cité. La première

³ *Pierre de Grauw : Sculptures, dessins et peintures*, Éditions Apogée, 2010, p. 58.

concerne la sagesse, et le silence s'impose ; le deuxième concerne la compassion, qui, elle, est un reflet, dans ce monde, de la sagesse. J'aimerais penser que l'œuvre « En elle-même », prise en soi, reflète l'effort que cette femme fait pour trouver et approfondir la sagesse qu'elle trouvera en elle et non pas ailleurs, et que, en tant que part essentielle de l'accueil de la ville de Sèvres, elle reflète la place indispensable qu'aura toujours la recherche intérieure dans la construction de la Cité.

Satipatthana et « Souvenir paisible »

Notre deuxième analogie concerne la pratique de *Satipatthana* et l'œuvre « Souvenir paisible ». Le *satipatthana* est l'une des multiples pratiques sur lesquelles on pose indifféremment l'étiquette de « méditation » et dont certaines ont connu un succès extraordinaire. Il s'agit de ce qu'on appelle l'attention juste – le *satipatthana*. Le mot *sati*, et je vous demande de noter ce mot, est traduit en français par « présence d'esprit » mais aussi par « mémoire » ou « souvenir », et *patthana* par « placé près de » - d'où la traduction dont tout le monde parle aujourd'hui « demeurer conscient de » ou « pleine conscience ». L'attention en question vise à pénétrer le sens profond de la doctrine bouddhique (« vision pénétrante »). Il s'agit de découvrir le caractère éphémère de toutes choses, l'absence d'une réalité substantielle en tout phénomène et la douleur liée à l'incapacité qu'a l'homme de reconnaître ces vérités. Cette pratique est tellement importante que le *Satipatthana sutta*, (en français « Les bases de l'Attention » ou encore « L'établissement de l'attention »), affirme qu'elle est la « seule voie conduisant à la purification des êtres, à la conquête des douleurs et des peines, à la destruction des souffrances physiques et morales, à l'acquisition de la conduite droite, à la réalisation du Nibbana...⁴ ».

Fondamentalement, la pratique de l'attention aide à connaître le fonctionnement de l'esprit, à former cet esprit et à le libérer de l'ignorance qui empêche l'homme de voir les choses telles qu'elles sont - expression que j'ai déjà signalée. En fait les bouddhistes sont très conscients que les hommes ne voient presque jamais l'objet simple, l'objet tel qu'il est. Même les expériences les plus fondamentales nous échappent. Tout est faussé par ce que les bouddhistes appellent les « pensées associatives ». Un enfant américain, par exemple, n'a pas conscience de la simple expérience d'avoir soif. Toute son histoire le pousse à dire « Je veux un coca » au lieu de dire simplement « j'ai soif ». Le monde de la publicité sait si bien comment utiliser à son profit ces pensées associatives ! Nous sommes rarement « libres » quand nous achetons quelque chose. Un homme qui cherche une voiture sera attiré par celle qu'il a vue dans un Salon automobile, avec un top modèle à côté (mais il n'y a vraiment aucun lien réel entre un top modèle et une voiture !) Un fumeur risque d'acheter une marque associée à des personnes qui inspirent confiance (un pilote de ligne, par exemple, dont on ne voit que la main tenant une cigarette, et bien sûr la manche de l'uniforme). Ce qui est encore plus simple à comprendre, ce sont des expressions comme « c'est bizarre ! » et « ce n'est pas bon ! » qui montrent clairement l'influence des pensées associatives. Et le plus souvent nous n'en sommes même pas conscients. Essayez donc de dire à vos enfants ou à vos petits-enfants qu'il serait plus juste de dire « C'est différent » (ce qui serait la juste reconnaissance de l'altérité) plutôt que de dire « C'est bizarre » (beaucoup plus méprisant)... ou encore de dire, devant un plat d'épinards, par exemple, « Je n'aime pas ça » (ce qui montre que le problème se situe dans ce « je » qui parle et interprète tout en fonction de lui-même, et qui est donc un jugement sans fondement réel, sauf si les épinards sont en train de pourrir !) plutôt que de dire « Ce n'est pas bon ! ». Déjà, ces

⁴ « Les bases de l'attention » dans *Majjhima nikaya* : « Les moyens discours du Bouddha », Les Deux Océans, 1987.

petits exemples montrent comment le « je » devient facilement le critère de ce qui est « normal » et de ce qui ne l'est pas, de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, etc. Finalement, cette pratique aide à comprendre le processus par lequel nous passons de l'observation initiale de l'objet à une attention plus soutenue - mais avec le très grand danger de déformer l'objet en question avec nos pensées associatives - pour finalement purifier notre regard, notre mental et voir l'objet tel qu'il est. Dans ce processus, toutes les adjonctions étrangères à l'objet que l'on perçoit sont donc éliminées. Cela semble très complexe quand on entend la théorie, mais c'est très simple quand on essaie de la mettre en pratique dans la vie quotidienne. Je me rappelle toujours une de mes étudiantes à l'Institut catholique qui avait bien compris comment cela fonctionnait. J'avais donné comme travail de pratiquer l'attention consciente au moins une fois pendant la semaine. Tout au début du prochain cours j'ai demandé si quelqu'un voulait partager son expérience de cette pratique avec la classe. Une femme très distinguée, a donc raconté son expérience dans le métro de Paris. Bien assise et tranquille sur un siège à côté d'une fenêtre, elle a été quelque peu bouleversée par un clochard qui est venu s'asseoir en face d'elle. Elle a expliqué qu'il était mal habillé, qu'il était sale, qu'il sentait mauvais, qu'il avait trop bu... puis elle a ajouté avec beaucoup d'enthousiasme : « À ce moment-là j'ai pensé à vous ! » On n'a jamais autant ri dans un cours ! Mais ce qu'elle voulait dire, j'espère, c'est qu'elle avait pensé au travail que j'avais donné à faire. En effet, une fois le calme revenu, elle nous a expliqué l'essentiel : toutes ses réactions étaient le résultat des pensées associatives. Toutes ses idées concernant la manière de s'habiller, l'odorat, la propreté, etc. n'avaient rien à avoir avec l'essentiel. Et elle avait finalement été très émue de pouvoir arriver à mettre de côté ses « pensées associatives » pour voir devant elle un homme, un être humain, comme elle. C'est cela l'attention juste.

Et le « souvenir » dans tout cela ? C'est lui qui nous aide à comprendre comment ces associations se créent, comment elles s'accumulent au long des années et faussent tout, comment elles nous enlèvent notre liberté. Dans un certain sens, il s'agit donc d'intégrer à toute expérience l'acte de « se souvenir » afin de démasquer nos pensées associatives et d'agir ainsi d'une manière parfaitement ajustée à la réalité telle qu'elle est et non pas telle nous l'imaginons. Le résultat est une grande paix intérieure parce que finalement on arrive à se débarrasser peu à peu de cette tendance universelle à tout interpréter à partir de soi, ce soi illusoire qui ne cesse de se faire le centre du monde et, comme nous l'avons vu, le critère de ce qui est vrai, beau, juste, etc. etc. La pratique de l'attention est donc fondamentalement pacifiante. Elle rend paisible celui ou celle qui arrive à l'intégrer à son style de vie.

« Souvenir paisible »

Armé de ces deux mots - « souvenir » (*sati*) et « paisible » - nous allons revenir maintenant au bronze de Pierre, « Souvenir paisible ». À vrai dire - c'est en fixant mon regard sur ce bronze et on voyant son « nom » que j'ai immédiatement imaginé une analogie entre elle et la pratique de *Satipatthana*. En plus, j'ai été étonné par la posture de cette femme assise. Sa posture est curieusement proche d'une des postures assises du Bouddha (la position dite du « bien-être royal », laquelle est plutôt rare par rapport au nombre de représentations du Bouddha que nous avons tous vu dans la position dite du Lotus ou du diamant.)

Bien évidemment, tout dépend de la manière dont on interprète les mots « souvenir » et « paisible ». S'agit-il dans le cas du bronze de Pierre d'un souvenir qui rend paisible la femme qui en fait mémoire - ou de l'acte de se souvenir qui aide à voir plus clair et ainsi à être vraiment paisible, dans la durée ? La première interprétation ne laisserait pas de place pour penser une analogie entre « Souvenir paisible » et la pratique de

satipatthana. La deuxième interprétation, par contre, ouvrirait un grand espace de dialogue entre l'œuvre de Pierre et cet aspect du bouddhisme. Sans doute il y a bien d'autres interprétations mais quand je regarde « Souvenir paisible » avec mes lunettes de spécialiste du bouddhisme, je suis très attiré par l'interprétation qui ouvre au sens du Satipatthana. Il se peut que cela ne soit pas justifié, mais au moment même où cette pensée m'est arrivée à l'esprit, j'ai pensé aussi à quelques mots de Pierre qui m'ont encouragé à oser m'engager dans cette direction qui, tout en étant différente, n'est pourtant pas totalement « bizarre ». Pierre lui-même, avec beaucoup de lucidité et d'humilité, nous dit : « Oserais-je penser, oserais-je dire que mes sculptures vont vivre au-delà de la durée de mon atelier où elles ont vu le jour, mais qu'elles l'ont quitté car 'l'avenir les appelle' ? Aussitôt qu'une œuvre d'art est terminée, elle s'éloigne de son auteur pour commencer à vivre sa propre vie. Ainsi, de son côté, la vie de leur auteur se trouve-t-elle rythmée par des séparations, des départs successifs. » Alors, Pierre, excusez-moi d'avoir emmené « Souvenir paisible » et « En-elle-même » avec moi pour un petit tour en Extrême-Orient. J'espère qu'à leur retour, elles en sont enrichies intérieurement. Tout comme je l'ai été moi-même par leur contemplation.

« Moïse et la Loi »

Notre troisième analogie est entre « Moïse et la Loi », œuvre de Pierre en bois et en cuivre, et les « pieds plats » du Bouddha. Beaucoup d'Occidentaux s'étonneraient sans doute d'entendre dire qu'il y a quelque chose de commun entre cette œuvre, qui suggère que les commandements sont essentiels pour le devenir de l'humanité et son bonheur, et le bouddhisme, souvent apprécié parce qu'il a l'image d'une tradition qui n'impose rien à ses adeptes. On oublie trop vite que les commandements s'inscrivent dans une tradition où Dieu invite constamment l'homme à choisir la vie et non pas la mort. Les commandements nous aident à voir quels comportements risquent effectivement de nous conduire à la mort dans tous les domaines de ce qui fait notre vie. Je ne vais pas vous faire la liste de ces commandements parce que vous les connaissez certainement déjà. J'attire simplement votre attention sur le fait qu'on peut les diviser en deux catégories : les trois premiers qui concernent directement la relation entre l'homme et Dieu et les autres qui concernent les relations entre les hommes. Ils touchent donc surtout au respect pour la vie des autres, le respect pour les autres et leurs biens, le respect de la parole, le respect des relations privilégiées déjà existantes (celle entre des époux, par exemple). Quand on arrache ces commandements de leur contexte ils peuvent se figer au point parfois de pousser les gens à des comportements mortifères. Pour un chrétien, le danger existe aussi de les placer au-dessus du commandement fondamental du Christ : « Aimez vous les uns des autres comme je vous ai aimés ». Et en contemplant « Moïse et la Loi », j'ai pensé à tous ceux qui avaient souffert des effets néfastes d'une mauvaise interprétation de la Loi pourtant faite pour donner la vie et non la mort, ainsi qu'à ceux pour qui, même la bonne nouvelle de Jésus-Christ est interprétée de manière telle, qu'elle en devient une mauvaise nouvelle. J'ai pensé aussi au fait que la plupart des personnes en France qui s'intéressent au bouddhisme pensent peu aux préceptes du bouddhisme. Comme si cette tradition pour eux se réduisait à la méditation (qui d'ailleurs ne coïncide pas du tout avec la discipline mentale dont parle le bouddhisme). Sur la Voie que le Bouddha propose il y a en effet aussi la discipline morale que nous découvrirons grâce à une réflexion sur les « pieds plats » du Bouddha.

Les « pieds plats » du Bouddha

Vous vous rappelez que, tout à l'heure, j'ai parlé un peu des 32 marques majeures du Bouddha en donnant comme exemple ses bras très longs et ses mains « palmées ». Eh, bien, sachez que sur les listes les plus anciennes de ces 32 marques, les « pieds plats »

du Bouddha arrivent en premier. Il faut avouer que le terme de « pieds plats » est peu séduisant pour des Occidentaux qui, en l'entendant ou en le lisant, pensent sans doute plutôt à une malformation physique qu'à une marque qui nous « parlerait » des qualités extraordinaires du Bouddha. On peut donc comprendre pourquoi certains préfèrent parler des pieds « bien posés » du Bouddha, même si ce dernier terme, approprié pour décrire les pieds du Bouddha debout est relativement peu commode pour décrire les pieds du Bouddha couché ou assis en position du lotus. Dans ces positions-là, ses pieds sont visiblement « plats » ! On voit les traces de cette marque également dans les multiples « empreintes des pieds » du Bouddha qu'on trouve souvent dans les pays de culture bouddhique.

Une des clés pour comprendre le sens de cette marque se trouve dans des textes comme le *Traité de la Grande Vertu de Sagesse* attribué à Nagarjuna, un homme que nous connaissons mal mais qui est l'une des plus grandes figures de toute l'histoire religieuse de l'humanité. Ce traité exprime les choses de manière aussi succincte que belle : « Le Bouddha, d'existence en existence, avec attention et fermeté, a gardé la moralité et n'a pas permis aux autres de la violer. Par cette cause et condition karmique, il a obtenu la première marque. Cette première marque signifie qu'il est lui-même inébranlable dans la Loi⁵. » Ceux qui souhaitent vraiment suivre la Voie que propose le Bouddha ne peuvent pas se permettre d'ignorer l'importance capitale de la discipline morale.

Le bouddha a respecté tous les préceptes, toutes les règles, qui font partie de cette discipline et, chose intéressante, il « n'a pas permis aux autres de la violer ». Les moines et les moniales sont appelés à vivre selon des règles détaillées dans un texte disciplinaire qui s'appelle le *Pâtimokkha*. Ce texte comprend environ 250 articles, mais leur nombre varie selon la source que l'on emploie, et dans tous les cas il y a plus de règles pour les femmes que pour les hommes ! Les cinq premiers préceptes, les plus importants, sont analogues à la deuxième catégorie de commandements, ceux qui concernent essentiellement les relations entre les hommes. Il y a pourtant une différence fondamentale, c'est que les commandements viennent de Dieu qui nous dit ce qui est essentiel pour la vie et que les préceptes sont élaborés par le Bouddha et la communauté bouddhique. Les préceptes disent comment il faut vivre si on veut dissiper l'ignorance qui nous pousse toujours à nous considérer comme le centre du monde. La première catégorie de commandements n'a pas de parallèle dans le bouddhisme tout simplement parce que dans cette tradition, nous l'avons vu, tout s'explique sans Dieu. Voici donc les cinq premiers préceptes.

1. S'abstenir de détruire la vie.
2. S'abstenir de voler, ou plus exactement de prendre ce qui n'est pas donné.
3. S'abstenir de tout acte sexuel illicite et de toute impureté.
4. S'abstenir de mentir.
5. S'abstenir de liqueur fermentée, d'alcool et de toute boisson forte.

Cette discipline est destinée à éteindre les passions, qui sont alimentées par les actions interdites par ces préceptes. Le fait de tuer, de voler, d'avoir des relations sexuelles illicites (pour les moines et moniales, tout acte sexuel était illicite) et de mentir (c'est-à-dire d'utiliser la parole pour détruire) empêche l'individu d'avancer vers la sagesse. Et l'on voit bien comment le fait de respecter la vie, de vivre la pauvreté, l'abstinence sexuelle, de mettre la parole au service des autres pour construire, au lieu de détruire, va tout naturellement dans le bon sens. En ce qui concerne le cinquième précepte, il est

⁵ *Le Traité de la Grande Vertu de Sagesse*, de Nâgârjuna (avec une étude sur la Vacuité), Étienne Lamotte, tome IV (chapitres XLII [suite] – XLVIII), Université de Louvain, Institut Orientaliste, Louvain, 1976, p. 1910.

clair que les boissons en question rendent rapidement impossible la discipline mentale, si importante pour la vie intérieure.

Les bouddhistes laïcs, même s'ils se trouvent dans l'impossibilité de vivre selon toutes les règles de discipline, sont encouragés à suivre ces cinq premiers préceptes. L'effort qu'ils font pour vivre ce minimum de discipline morale s'ajoute à leur pratique de la vertu du don, afin de leur assurer une naissance privilégiée dans une prochaine vie.

Cette première marque majeure du Bouddha nous en dit finalement très long sur une partie de la vie du Bouddha et des bouddhistes qui ne se voit pas toujours chez nous. C'est sans doute en partie parce que les formes du bouddhisme qui sont arrivées jusqu'à nous ont développé l'idée que nous partageons tous la nature du Bouddha, ce qui relativise un peu l'importance des préceptes. Mais même dans ces formes de bouddhisme, il existe des exigences dont on parle peu en Occident tout simplement parce que beaucoup de gens cherchent simplement un bien-être qui est finalement assez peu bouddhiste. Sur ce problème vous pourrez lire les très bonnes analyses qui ont été faites par deux des bouddhistes les plus formés de France, Eric Rommeluère (*Le bouddhisme n'existe pas.*) et Philippe Cornu (*Le bouddhisme, une philosophie du bonheur ?*). Les deux sont publiés par les Editions du Seuil. Et si vous ne l'avez pas encore, je suggérerai aussi le livre de Pierre.

Cette dernière analogie, comme les autres aussi d'ailleurs, nous aide à voir à quel point l'œuvre de Pierre peut être qualifiée d' »universelle, surtout si nous respectons les cohérences et de cette œuvre et du bouddhisme en mettant l'accent sur des analogies qui peuvent exister au lieu de chercher des similitudes qui souvent nourrissent une pensée comparatiste des religions. Je vous invite aussi à revenir à l'œuvre de Pierre pour la contempler à la lumière des deux conférences que vous avez entendues aujourd'hui, et du débat qui va suivre. Merci pour votre attention.
